

■
Rédaction en commun:
élèves des classes de 5e
de Mesdames Collet & Koperski.
Collège Molière à Villeneuve d'Ascq
Janvier 2003



Conception & réalisation graphique:
Olivier Loste, oloste@online.fr

Le trésor de l'abbaye



Sommaire

Chapitre 2
page 6



Chapitre 1
page 4



Chapitre 3
page 8



Chapitre 5
page 12



Chapitre 4
page 10



Chapitre 7
page 16



Chapitre 6
page 14

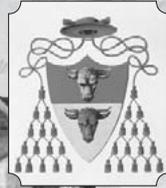




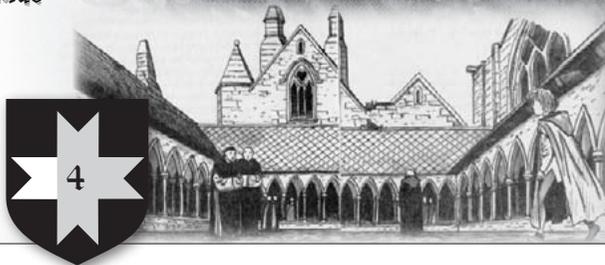
Chapitre 1

Le nouvel arrivant au monastère venait de découvrir la Normandie telle qu'elle était au douzième siècle. Venu des provinces du sud, c'est à dix-sept ans qu'il voyait pour la première fois ces contrées vallonnées recouvertes de neige.

Vinrent d'abord l'accueillir les moines de l'abbaye, puis ce fut le tour de l'abbé Charles de Surigny. Tous s'écartèrent et s'agenouillèrent en cercle autour de lui. Alors Scherzo, le nouveau venu, pensa naïvement que ce n'était qu'un geste de salutation envers leur supérieur... mais cela était bien plus ! La vérité était que tout le monde craignait l'abbé.



Le soir venu, quand les moines regagnèrent leur dortoir, Scherzo essaya de se renseigner sur cet abbé si mystérieux.



Cest à l'instant où il engageait la conversation avec le moine Paul qu'ils entendirent un cri suraigu qui se répercuta en écho, déchirant le silence.

À ce moment précis, tous cessèrent leurs occupations et se rendirent au sous-sol, d'où provenait le cri. Là ils découvrirent l'abbé, penché sur un corps ensanglanté qui gisait au beau milieu d'une mare rouge. Soudain gêné, Charles de Surigny fuit en courant et se rendit dans le chœur de la chapelle.



Deux hommes emportèrent le corps à l'infirmerie où il fut nettoyé. Les moines retournèrent à leur dortoir afin de s'y recueillir, certains essayèrent de dormir, mais en vain.





Chapitre 2

Le lendemain, à l'heure du réveil, l'atmosphère était déjà tendue.

Les moines se levèrent péniblement et se préparèrent pour les matines.

Les cloches retentirent et tous étaient présents sauf l'abbé Charles de Surigny. Tous les moines se jetèrent un regard étrange puis la prière commença. Pendant toute la matinée, Scherzo, le nouveau moine, qui était venu retrouver un ami d'enfance devenu un riche et célèbre chevalier, était assis sur un des bancs du cloître et observait d'un œil curieux les allées et venues de tous. Les moines, silencieux, déambulaient dans les couloirs du monastère, semblant chercher quelque chose.



«L'as-tu vu?». Scherzo ne demanda pas plus de précisions et répondit: «Non, pas encore! — As-tu remarqué? — Oui, le moine Gauvain tourne autour du cloître depuis l'aube, le moine Jean observe Gauvain depuis une heure par

la fenêtre du cloître et le moine borgne scrute Jean par la lucarne de la bibliothèque. — Tu as une bonne observation pour un jeune moine», répliqua Paul, «mais tu as tout de même oublié le frère copiste qui suit chacun de tes mouvements par le trou de la serrure juste en face de toi. — Mais que cherchent-ils tous ainsi?» demanda Scherzo à son

compagnon. — Ils cherchent l'abbé de Surigny. — Et d'après toi, où est-il? — Je l'ai

vu, ce matin, partir vers la ville à cheval, mais sur tout ne parle de cela à personne.»

6

Peu avant l'heure du repas, le moine Paul rejoignit Scherzo et chuchota ces quelques mots:

Après cette longue discussion, l'heure du repas était arrivée. Durant celui-ci, pas un mot ne fut échangé. Tous les moines étaient anxieux, inquiets, cela se dessinait sur leur visage. Tous observaient les mou-

vements de chacun, et s'attendaient à un autre drame.



Dans l'après-midi, rien ne se passa, à part l'intrigante ronde des frères, qui, la nuit tombée, regagnèrent le dortoir. Une fois les chandelles éteintes, personne n'osa



fermer l'œil, mais au fil des heures, les moines s'assoupirent les uns

après les autres. Il ne restait plus que Scherzo qui, intrépide, restait éveillé.

Alors qu'il allait sombrer, un cri aigu transperça les ténèbres. Tous se réveillèrent en sursaut et s'empressèrent pour voir si un lit était vide. Aucun sauf... celui de Charles de Surigny! Justement, on pouvait entendre un pas rapide s'approcher du dortoir, et tout le monde se tourna vers la porte. Celle-ci s'ouvrit en grinçant et là, apparut Charles de Surigny, essoufflé,

en nage.

7





Il fit quelques pas hésitants puis, chancelant, se raccrocha à Scherzo et s'évanouit, l'entraînant dans sa chute. Le jeune moine se releva péniblement. Charles de Surigny resta couché sur le sol, le visage décomposé par la terreur, l'expression figée, la bouche et les yeux grand ouverts. Soudain inquiet, Scherzo lui prit le pouls. Mais aucun battement ne venait troubler le lourd sommeil définitif dans lequel Charles de Surigny venait de plonger à jamais. Il était bel et bien mort...



Mis à part le moine Paul, aucun des habitants du monastère ne sembla vraiment perturbé par la nouvelle du décès de l'abbé. Après tout, devaient-ils sans doute penser, Charles de Surigny serait bientôt sous la terre... qui continuerait à tourner. Cependant Scherzo et Paul ne partageaient pas ce point de vue philosophe et résolurent de mener une enquête.

Pour commencer ils sortirent des bâtiments et suivirent à rebours les empreintes de sabot du cheval de l'abbé. Ils parcoururent ainsi près d'une demi-lieue. Ensuite les empreintes tournaient dans un chemin secondaire bordé par un fossé. Il vaudrait mieux rentrer, songea Scherzo, car la nuit tombe.



Alors qu'il s'appêtait à en faire la remarque au moine Paul, il décela une forme étendue par terre à quelques pas de lui. Il avança sur la pointe des pieds et se pencha vers le corps. Il poussa un cri horrifié. C'était un cadavre. À son cou pendait un médaillon. Paul s'approcha et vit que dessus quelques mots étaient gravés: "À mon fils Henri de Surigny".





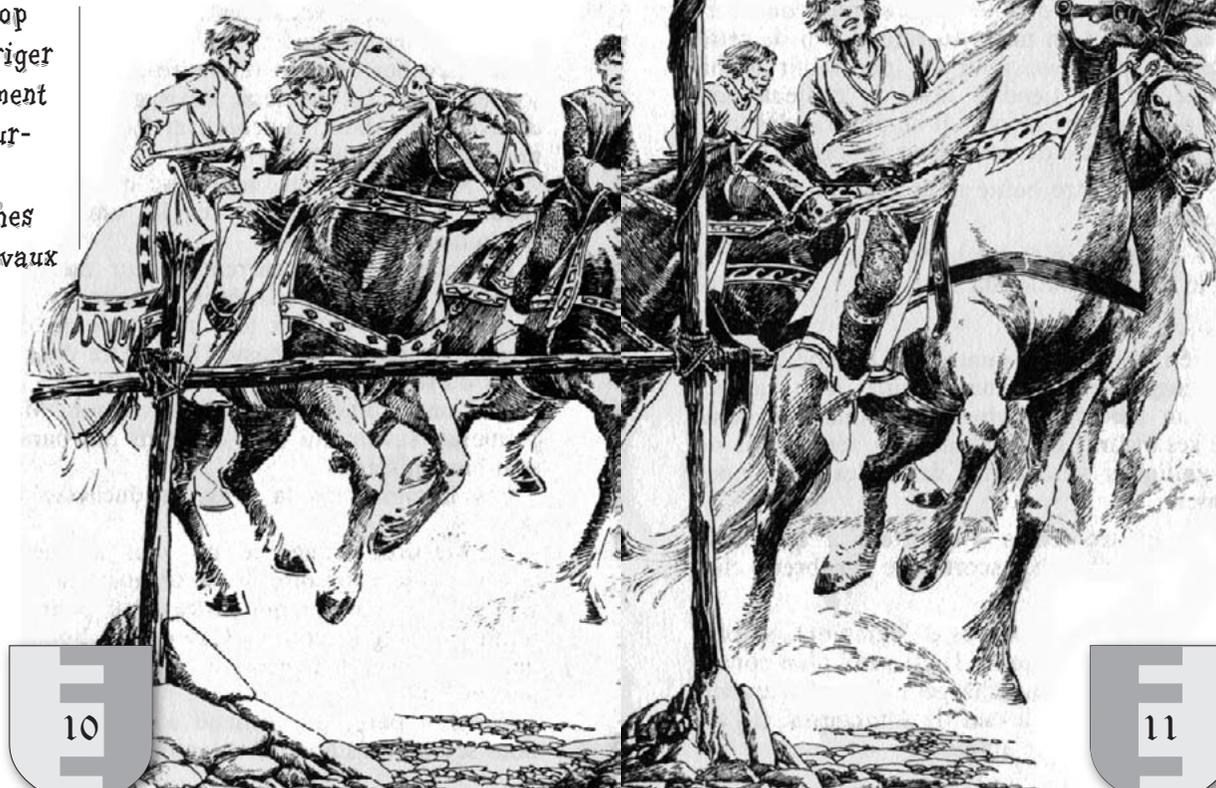
Scherzo, remis de son émotion, décida de rentrer. Quant à Paul, il continua sur le chemin, assurant à Scherzo qu'il connaissait la forêt.

Quelque temps après, Scherzo finit par s'arrêter, car il avançait à tâtons. C'est alors qu'il aperçut une faible lumière à travers les arbres.

Il rassembla ses forces et, sans trop voir devant lui, commença à se diriger vers la lueur. Il entendit un roulement de sabots et bientôt, à sa grande surprise, il distingua une troupe de chevaliers, éclairés par des torches qui faisaient luire la robe des chevaux et étinceler les épées.



«Gilles!» s'exclama Scherzo.
«Scherzo! Que fais-tu dans cette forêt à cette heure tardive? — Eh bien... c'est une longue histoire. — Monte derrière moi, je vais te ramener au château.» Scherzo ne se fit pas prier.



À l'aube, Scherzo, réveillé, fit sa prière, puis se mit à penser à Paul.
«Qui suis-je pour avoir laissé un de mes amis au milieu de la forêt?» À cet instant Gilles entra dans sa chambre et l'invita à raconter ce qu'il s'était passé depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus, autour de la table du banquet. Scherzo accepta. Plus tard ils descendirent dans le hall tout en continuant à converser.

Mais que faisait l'abbé en ville?» demanda soudain Scherzo. «Comment dis-tu que s'appelait cet abbé? — Charles de Surigny. — Surigny! Mais c'est un compagnon de croisade de mon père! Il paraît qu'il y



a amassé une immense fortune tandis qu'il suivait Cœur de Lion. Mais depuis son retour on n'entend plus parler de lui et on dit que son trésor est bien caché...





Chapitre 5

Scherzo, réveillé, scruta la chambre dans laquelle il s'était endormi. C'était une pièce rouge et or, avec de magnifiques tapisseries décorant les murs. Le lit à baldaquin était garni de draps rouges brodés d'or. Il en sortait lorsqu'on frappa à la porte. Sans même attendre une réponse, Gilles entra dans la chambre pour donner le bonjour à son hôte. Scherzo lui rendit son salut et ils se mirent à discuter à propos de Charles de Surigny. Gilles proposa de faire revenir son père, parti chez un ami, pour le repas du soir. Scherzo, trouvant l'idée très bonne, alla aussitôt avec son ami chercher un messager.

Le soir venu, le père de Gilles, un homme à peu près aussi âgé que Charles de Surigny, arriva à cheval.

Au cours du somptueux repas qui avait été servi, la conversation s'engagea :



« Gilles m'a appris que Charles de Surigny était l'un de vos compagnons de croisade », dit Scherzo au père de Gilles.

— En effet, mais comment le connais-tu ?

— Je fais partie du monastère dont il était l'abbé.

— Lui est-il arrivé quelque chose ?



— Il est mort, tout ce qu'il y a de plus mort ! Mais pas naturellement, je crois. Il est venu vers moi, chancelant, et est passé de vie à trépas en quelques secondes.

— Comment ? ! Et qui hérite de sa considérable fortune ?

— Eh bien, une personne portant le nom de Henri de Surigny mais... qui a été retrouvée morte également.

— En effet Charles avait un fils, nommé Henri, seul héritier. À présent le trésor va alimenter la fortune du roi...



Ah bon ?

— Oui, c'est comme cela que les choses devraient se passer, selon les lois récentes.

— Croyez-vous qu'il soit possible d'émettre l'hypothèse d'un complot ourdi du côté du roi ?

— Je ne sais que vous répondre, mais c'est une histoire qu'il faut éclaircir rapidement. »





Chapitre 6

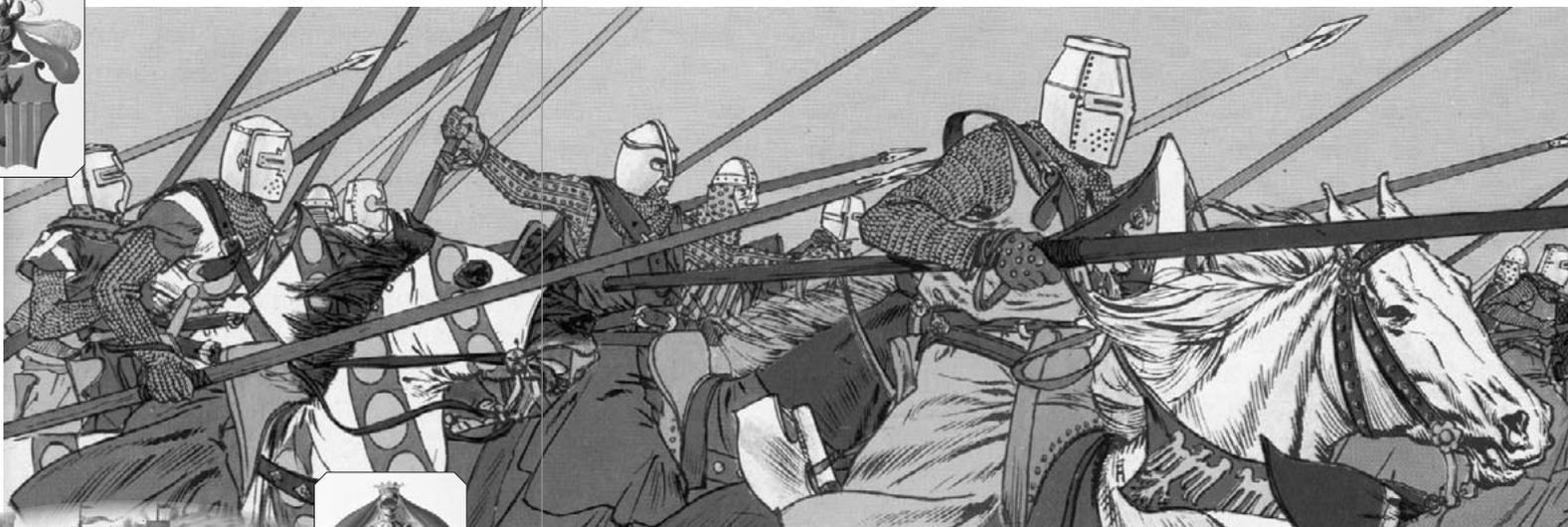
A la fin du repas, quittant la salle accompagné de Scherzo, le père de Gilles prit un air songeur, puis s'adressa à Scherzo: «Je vais vous raconter, lui dit-il, ce que je sais de la période des croisades, quand Charles de Surigny est devenu mon ami. Ce fut une période trouble que je souhaiterais pouvoir oublier. En Orient, lors de la prise de Jérusalem, beaucoup d'innocents furent massacrés, leur maison pillée, leurs biens dérobés.

Nous sommes revenus à bord de navires chargés de pierres précieuses, d'or, d'étoffes, de manuscrits rares et parfois uniques, que nous nous sommes partagés de façon équitable.

Nous avons tenté de reprendre en nos châteaux la vie d'avant les croisades; j'y suis sans doute parvenu, mais ce ne fut pas le cas de mon ami Charles. Il était devenu à la fois tourmenté et songeur, il entra dans

de terribles colères puis restait sans dire un mot durant plusieurs jours. Au bout d'un an, il frappa à la porte du monastère et se retira du monde pour devenir abbé.

Je crois que ce qu'il avait vécu en Orient l'avait marqué à jamais. Il me parla d'une salle où il allait entrepo-



14



ser son butin, qui était à la source de tous ses problèmes mais dont il ne pouvait cependant se séparer car il voulait utiliser cet argent à bon escient pour racheter ses péchés. Cette salle secrète se situe près de la bibliothèque du monastère, et son entrée est commandée par un système d'ouverture dissimulé. Je ne sais pas si le trésor

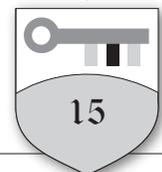
En pleine nuit, Scherzo se mit en route. Il lui fallait retraverser la forêt, si peu sûre, un vrai repaire de brigands et de détresseurs. Pourtant il n'avait pas peur, même quand il aperçut au loin la forme d'un homme à cheval portant une épée brillant à la lune, et qui semblait l'attendre. Il s'arrêta et reconnu son "ami" Paul.

s'y trouve encore aujourd'hui. Prenez garde, ne parlez pas de notre conversation avec Gilles, c'est un grand ami du roi. Il me tuerait s'il savait!

— Il faut partir pour le monastère, dit Scherzo, je vais tenter de découvrir cette salle si mystérieuse.»

Soudain un bruit de cavalcade l'alerta. Une troupe de chevaliers montant de robustes chevaux galopait vers lui; en tête il distingua Gilles, l'air menaçant, brandissant un fléau qu'il faisait tourner en poussant de grands cris.

Le sang de Scherzo se glaça dans ses veines.



15





Chapitre 7

Scherzo était figé sur place quand il sentit soudain un choc violent: quelqu'un venait de le pousser hors du chemin dans les broussailles où la brume les mettait à l'abri. Puis il courut un bon moment aux côtés de l'inconnu quand, s'arrêtant, à bout de souffle, il se rendit compte que c'était Paul qui venait de lui sauver la vie! «N'en veux pas à Gilles, lui dit celui-ci, il ne pouvait désobéir au roi sans perdre la vie, vie qu'il a d'ailleurs risquée pour toi en mettant cette poursuite en scène. Tout était prévu d'avance.» Scherzo baissa les yeux, il ne savait plus à qui il devait faire confiance. Paul reprit: «Rentrons à l'abbaye, la forêt n'est pas sûre ces temps-ci».

Ils marchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils aperçoivent, découpant la nuit, la silhouette familière de l'abbaye. La gigantesque porte de chêne grinça, et Scherzo eut comme l'impression d'être rentré chez lui. Brusquement une idée germa dans son esprit, il en fit aussitôt part à Paul: «J'ai remarqué, quand nous avons emporté le corps de Charles de Surigny, que

celui-ci portait une chaîne au cou, j'aimerais l'examiner de plus près, viens-tu avec moi?» Paul ne répondit pas mais suivit Scherzo jusqu'à l'infirmerie.



La dépouille de l'abbé gisait encore sur la table en attente de la venue des gens d'armes. Scherzo la regarda avec dégoût, puis

s'en approcha. Effectivement, il vit une chaîne qui portait une sorte de boîtier à son extrémité. Il ouvrit le médaillon et en sortit un minuscule parchemin qu'il déroula. À l'encre noire était écrit: «Le pain à travers les âges». Paul, qui, écoeuré par l'odeur du cadavre en décomposition, était resté jusque là dans un coin de la pièce, vint lire audessus de l'épaule de Scherzo et affirma: «C'est le titre d'un des manuscrits du scriptorium; allons-y, nous y trouverons peut-être quelque chose».



Arrivés à la bibliothèque, les deux amis cherchèrent le mystérieux ouvrage. En le sortant de son rayonnage, ils

actionnèrent involontairement un mécanisme et virent une cloison s'ouvrir sans le moindre bruit. Il y avait donc en effet un accès dissimulé, et il était maintenant ouvert sur un passage étroit et sans lumière. Scherzo s'y glissa, suivi de Paul qui était allé chercher une torche. Cela descendait, ils suivirent un long couloir sinueux à la lueur des flammes dansantes. Quelle ne fut pas leur stupeur lorsque, pénétrant dans une cavité de plus grande taille, ils découvrirent étalés à même le sol des monceaux d'or, de pièces et de bijoux!

«**L**e trésor de l'abbé!»
s'exclama Paul.

Scherzo, attiré par une tache blanchâtre sur une paroi, avait trouvé une missive et il hésitait à l'ouvrir. Après un moment d'hésitation, il fit sauter le cachet et déroula un parchemin jauni qu'il lut à haute voix: «Je ne sais qui



J'avais entendu parler d'un complot organisé par le roi qui, je ne sais comment, avait appris que j'étais en possession de cette immense fortune, et voulait confisquer mes biens. Ses espions se multipliaient, infiltraient même l'abbaye.

découvrira ces mots. Peut-être n'y comprendra-t-on rien, mais je tiens à expliquer mes actes, qu'ils soient bons

ou mauvais, car je sens ma fin proche.



Tout d'abord, je sortais parfois du monas-

tère pour me rendre en ville, enfreignant ainsi la règle. J'allais alors chez un architecte qui avait dessiné les plans de l'hospice que je voulais faire construire afin de racheter mes péchés: toutes ces maisons pillées, ces enfants tués, ces vies que j'ai fait cesser... Je voulais me repentir et utiliser cet argent pour aider les pauvres gens.

C'est pour cette raison que j'ai tué deux faux moines et que je me montrais si peu. À cause de toute la tristesse que j'ai pu semer, des familles que j'ai déchirées, je voulais me racheter et faire un peu de bien autour de moi. Si je ne suis plus de ce monde et que celui qui lit cette lettre a un cœur, qu'il en fasse usage ainsi que de mon or et qu'il construise cet hospice.

Charles de Surigny»



«Paix à son âme, l'hospice sera construit. Qu'en penses-tu, Paul? —Tu as raison,

nous l'appellerons «Refuge Saint Henri»»

